

Sans enfants

Luc 1.5-25, 39-56

Voici, j'enverrai mon messager ;
il préparera le chemin devant moi...
Il ramènera le cœur des pères à leurs
enfants, et le cœur des enfants à leurs
pères.

(Malachie 3.1 ; 4.5)

UN jour, au milieu d'une foule qui venait de voir ses miracles, Jésus se mit à parler de Jean-Baptiste. Il commença par lui appliquer la prédiction que nous avons inscrite en tête de ce chapitre. « C'est, dit-il, celui dont il est écrit : Voici, j'envoie mon messager devant ta face. » Puis



il continua : « Parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'est point de plus grand prophète que Jean¹. »

Un pareil témoignage suffirait, certes, à nous faire choisir un tel homme pour objet de nos études. Une autre raison nous y pousse également.

Suivant le plan de Dieu, Jean-Baptiste a eu la mission glorieuse d'introduire Jésus-Christ dans le monde. Il a été non pas seulement son prédécesseur, mais son précurseur. Tandis que tous les autres prophètes avaient dit du Christ : Voici, il vient ! seul le Baptiste a pu dire : Le voici, il est là ! Rien ne nous prouve, cependant, qu'il ait été plus capable ou plus distingué que les autres. Ésaïe eut peut-être plus de dons que lui, et Zacharie posséda probablement plus d'imagination. Mais Jean a été par excellence le prédicateur de la repentance, et par conséquent de la loi. Avec moins de poésie que David, avec moins de larmes que Jérémie, il a fait pénétrer plus avant qu'eux le glaive de la justice divine dans la conscience de ses contemporains. Homme du devoir, il a crié, jusqu'à ce que sa voix fût étouffée : Tu dois ! ou : Tu ne dois pas ! Il a fait ainsi naître dans les cœurs une soif de pardon que l'on connaissait peu avant lui. Alors Jésus est venu, prêchant la grâce. Il n'aurait pas pu la prêcher avant : il fallait que le chemin fût préparé.

1. Luc 7.24-28.

◇

Or, mes amis, notre époque est en train d'oublier, volontairement ou non, que cette préparation-là n'a pas cessé d'être la bonne, l'unique.

On parle beaucoup de la grâce, aujourd'hui ; on a mille fois raison. On la présente avec des accents vibrants, avec une insistance qui ne se lasse point : c'est un bien, un grand bien. Mais on a parfois négligé le seul moyen sûr de la faire accepter. On ne s'est pas toujours assez préoccupé d'éveiller le besoin de la grâce. On l'apportait toute faite à qui ne l'avait point demandée ni cherchée. On saturait de pardons des coupables qui n'avaient encore ni souffert, ni gémi de leurs fautes, et qui ne tremblaient pas devant la justice de Dieu.

Les chrétiens, d'ailleurs excellents, qui ont suivi quelque temps cette méthode d'évangélisation, s'étonnent aujourd'hui des résultats obtenus. Ce ne sont pas des conversions solides. Il fallait pourtant s'y attendre. On ne respire pas à pleins poumons l'air pur des sommets, sans avoir supporté les fatigues de l'ascension, et c'est l'ascension elle-même qui ne se faisait plus. Pour ceindre la couronne, il faut commencer par combattre. Or le combat était rendu si doux, qu'il en était presque supprimé. En outre, le Sauveur commençait à perdre de sa sainteté, tant on souhaitait de l'entourer d'attraits. – « Figure-toi, disait récemment à son amie une jeune fille qui s'était permis un mensonge, – figure-toi que maman s'est mise à pleurer et m'a fait toute une scène. Certaine-

◇

ment, pour si peu, Jésus *n'aurait pas fait tant d'affaires!* » Mes amis, ce Jésus-là n'est pas celui du Nouveau Testament. Ce n'est pas à lui que Jean-Baptiste a conduit ses propres disciples. Je crois que, pour revenir au Jésus vrai, à celui qui nous a sauvés en mourant pour nos péchés, nous avons besoin de passer par le Précurseur. Il le faut à notre jeunesse. Il lui est nécessaire d'entendre l'austère prédication du devoir, pour comprendre celle du pardon. C'est un spectacle bienfaisant que la vie d'un homme qui n'a jamais pactisé avec les coupables exigences du monde et qui, sachant qu'il jouait sa vie, n'a pas atténué, même pour un monarque, les sévérités du Décalogue. Je crains beaucoup ce christianisme édulcoré dont notre fin de siècle aimerait faire sa religion. Je voudrais vous aider à le craindre, à vous défier des réconciliations à bon marché avec notre Dieu, à vous éloigner d'une miséricorde qui ne réclamerait ni confession ni abandon du péché. Nous ne pouvons pas nous passer d'un christianisme viril. Si notre foi se perd dans les extases et ne se traduit pas en obéissance, elle est pire que l'incrédulité.

Peu d'histoires sont plus propres que celle de Jean-Baptiste à nous inspirer cette conviction. Étudions-la d'après les données des Évangiles ; nous n'en possédons pas d'autres de certaines. L'auteur sacré consacre à la famille du Précurseur un récit relativement long. Cela aussi nous révèle l'importance du rôle que son héros jouera.



Entrons, sans plus tarder, dans cet intérieur où Jean devait naître.

Nous sommes « au temps d'Hérode, roi de Judée. » Si Luc débute par ces mots, ce n'est pas seulement par amour de l'exactitude historique. C'est aussi pour nous faire comprendre, par un seul trait, au sein de quelles ténèbres la lumière d'En-haut allait briller.

Quatre siècles au moins ont passé depuis que les voix prophétiques se sont éteintes en Israël. Le vieil arbre théocratique semble mort ; ses branches ne portent plus de fruits apparents,

l'arche sainte est muette et ne rend plus
d'oracles.

Le peuple élu n'a pas seulement perdu ses conducteurs spirituels. Il est dépouillé de son indépendance. Un pouvoir étranger, par conséquent païen, s'est établi dans la Judée. Les légions romaines promènent leurs aigles par les pays soumis autrefois au sceptre de David. Elles ont donné aux Juifs, il est vrai, un roi qui peut leur faire illusion sur leur servitude. Mais quel roi ! Un Hérode ; c'est-à-dire un Idu-méen, un représentant de cette race qui n'avait jamais cessé de détester les Juifs et qui, contrainte par la force d'adopter la circoncision et les rites mosaïques, n'en était pas moins restée foncièrement idolâtre. Depuis trente-sept années, Hé-

◇

rode est monté sur le trône, grâce à la faveur du triumvir Antoine. Mais il sait bien que, sans l'appui de Rome, sa fragile couronne tomberait vite. Les membres du sanhédrin l'ont averti, dès son avènement, qu'ils ne reconnaissent point un prince issu d'entre les gentils, et plusieurs ont payé de leur tête cette déclaration courageuse. Alors le nouveau roi a donné libre carrière à ses instincts féroces. Il a fait périr Marianne son épouse, son beau-frère, sa belle-mère, les deux fils qu'il avait eus de Marianne, bien d'autres encore. Il est vrai qu'il a tâché de gagner ses sujets, en dépensant des sommes énormes pour l'embellissement du temple, à Jérusalem. Ses flatteurs lui ont décerné le titre de « grand. » Mais c'est une grandeur odieuse, et qui disparaîtra bientôt dans une mort effrayante.

C'est sous le règne de cet Hérode que la délivrance, la vraie, devait luire pour Israël et pour toute l'humanité. Luc ne nous parle pas de l'opresseur ; il lui suffit de le nommer, pour préciser l'époque. Il a hâte de s'occuper du libérateur.

Pour nous le faire connaître, il nous transporte dans une famille de prêtre, dont la résidence ordinaire doit se chercher au milieu des montagnes de Juda² : nous tâcherons de la déterminer plus tard. Le chef se nomme Zacharie, et ce nom, qui veut dire « l'Éternel s'est souvenu, » nous apparaît comme intentionnellement symbolique. Rien ne prouve qu'il

2. Luc 1.39

ait été grand sacrificateur, ainsi qu'on l'a prétendu ; le texte ne lui attribue pas autre chose que les fonctions sacerdotales ordinaires. Il avait pour femme Elisabeth, – « celle à qui Dieu a juré ; » littéralement : « serment de Dieu, » – descendante en ligne directe d'Aaron. Un fort beau témoignage est rendu à ces deux époux. Ils étaient justes devant Dieu, dont ils observaient les commandements d'une façon irréprochable. Pour exprimer ce caractère de leur piété, le texte emploie un terme en quelque sorte typique, familier à l'Écriture. Il affirme que l'un et l'autre marchaient dans toutes les ordonnances de Dieu. Ils marchaient ! Ce n'est pas seulement la vie humaine en général, c'est encore et surtout celle des enfants de Dieu qui doit être une marche. Rester en place ne suffit point ; il faut avancer. Savoir est peu ; il faut marcher ! Ainsi marchaient, dans leur obéissance et dans leur intégrité, Hénoc, Noé, Job. Ainsi de même Elisabeth et Zacharie, en attendant que leur fils marchât avec l'esprit et la puissance d'Élie³. Cela ne veut pas dire que tous deux fussent parvenus au but. Il n'y avait pas de reproches à adresser au vieux prêtre dans l'accomplissement de son service. Il faisait des commandements de l'Éternel sa méditation journalière. Mieux que cela : il obéissait. Et pourtant, dans sa marche, il lui arrivait de broncher. Un jour, dans une circonstance capitale, il manqua de foi. Nous aurons tout à l'heure à le constater.

3. Luc 1.17